

Les chemins de fer de la Suisse occidentale et le commerce

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181512>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une résolution énergique.

Le fils du conseiller M^{***} avait usé ses culottes sur les bancs de l'Académie pendant une longue période d'années sans que son père en ait pu faire un professeur, ni un avocat, pas même un ministre. Sa famille lui fit interrompre ses cours dont la fréquentation devenait parfaitement inutile.

Alexandre avait cependant toujours l'air de continuer ses études, car il ne passait jamais dans la rue sans avoir son livre sous le bras. Mais en ouvrant le volume, vous auriez pu lire pour titre : *Un mari perdu*, ou *Une femme sensible*, ou *la Demoiselle du cinquième*, etc.

Notre étudiant perpétuel passait ses matinées au lit, ses après-midi à l'hôtel du Grand Pont et ses soirées un peu partout. Aimant le vin avec passion, il se grisait plus souvent qu'à son tour. De nombreuses démarches avaient été faites par les amis de ses parents pour le ramener dans la voie de la sagesse. Les admonitions les plus sévères, les conseils les plus bienveillants, tout avait été tenté sans succès.

Enfin, après un dîner de famille où quelques amis d'Alexandre avaient été invités, ceux-ci passèrent dans la chambre de leur ancien camarade d'étude pour y causer plus à l'aise, en fumant un bout de Grandson. Ils jugèrent l'occasion excellente pour convertir le pécheur.

— Mon cher, lui dirent-ils, tu sais combien nous t'aimons, eh bien, fais-nous le plaisir d'écouter une fois nos conseils, et nous t'aimerons encore davantage. Réforme tes habitudes, corrige-toi, lutte avec énergie contre ce goût de la boisson, qui nuit à ta santé, qui émusse tes facultés et qui chagrine tant tes parents !...

Le coupable, baissant la tête et serrant la main de ses amis : « Oui, vous avez raison, dit-il, oh ! vous avez raison, mais... non, je lutterai, je vous le promets ; dès aujourd'hui je ne boirai plus de vin qu'à mes repas... »

» Je vous le promets, reprit-il après un instant de silence et en se frappant le front, et si je manque à cette parole je ne serai plus digne de votre amitié. Maintenant, je vous en prie, n'en parlons plus !... »

Alexandre paraissant vouloir être inébranlable dans sa résolution, ses amis n'ajoutèrent qu'une fraternelle poignée de main, témoignage sincère de leur satisfaction.

Le lendemain, Alexandre resta chez lui ; il écrivit plusieurs lettres pour son père, fut rempli de prévenances pour sa mère et se coucha de bonne heure.

Le surlendemain même assiduité, mêmes gentillesses, sauf une petite promenade.

Cinq jours s'écoulèrent dans les mêmes dispositions. Notre converti regardait son entourage la tête haute et avait l'air de dire à chacun : « Je suis fort maintenant, j'ai vaincu !... je n'ai plus besoin de vos réprimandes ! »

Allant faire une promenade sur Montbenon, il passa fièrement devant son étape chérie, le café du Grand Pont ; arrivé à l'extrémité de la rue du *Grand Chêne*, il s'arrêta court : « Alexandre se dit-il à

demi-voix, tu es un crâne ; aussi tu mérites une récompense : allons boire une chopine, » et, tournant sur ses talons il se dirigea d'un air glorieux vers le café devant lequel il venait de passer sans succomber à la tentation.

Alexandre avait soutenu le siège pendant six jours.

L. M.

Les chemins de fer de la Suisse occidentale et le commerce.

De tous les côtés, les vigneron et les marchands de vin se sont plaint de l'insuffisance du matériel de la Suisse occidentale pendant les vendanges.

Bien que ces plaintes fussent fondées en principe, il est pourtant permis d'observer à MM. les propriétaires vinicoles, que puisqu'ils n'avaient pris eux-mêmes aucune précaution pour recevoir une abondante récolte, ils ne pouvaient exiger non plus que les compagnies prissent à temps toutes les mesures nécessaires pour l'expédition des excédants.

Vous vous plaignez MM. les vigneron, MM. les marchands de vin ? Eh bien ! laissez-moi vous dire que vous êtes pourtant les enfants gâtés du chemin de fer !

Savez-vous comment étaient desservies pendant les vendanges les gares qui n'avaient pas de vin à expédier ? Je ne veux parler que de ce que j'ai vu.

La gare de St-Triphon est, comme tonnage d'expédition, une des plus importantes du réseau.

Les marbres, les granits de Monthey, la pierre de Collombey, des gyps bruts en quantité, alimentent son trafic, qui est parfois très considérable.

Pendant les vendanges, on nous a complètement laissés de côté.

De temps en temps, il arrivait un wagon, deux wagons perdus en queue d'un train ou décrochés en contrebande. — Voilà ce que nous avions quand 10 et quelquefois 20 wagons nous eussent été nécessaires pour suffire à nos besoins.

Les marchandises chômaient sur les quais, encombraient les carrières ; les maîtres carriers perdaient des ventes de pierres, faute de pouvoir les livrer en temps utile ; les fours à gyps éteignaient leurs feux, n'ayant plus un morceau de pierre à cuire.

En même temps, des bandes de maçons étaient arrêtés à Lausanne et ailleurs faute de matériaux ; des marbriers, des entrepreneurs, pressés de recevoir à tout prix, faisaient conduire des pierres de St-Triphon par char à Vevey et Montreux et chacun souffrait et perdait du temps et de l'argent.

Mais le trafic marchait d'un autre côté, les recettes augmentaient, la Suisse Occidentale avait autre chose à faire qu'à s'occuper de nous.

Car on dirait que sa sollicitude pour le public marche en raison inverse des recettes qu'elle lui doit.

Et vous croirez peut-être que ce que je vous cite est une exception ? Hélas non. Un peu plus, un peu moins, l'insuffisance du matériel se fait sentir pour nous au moins six mois de l'année.

Vous vous plaignez MM. les vigneron ? Au printemps, quand on transporte les vins, les fumiers,

les échelas, nous avons toutes les peines du monde à obtenir des wagons.

On prie, on réclame, on tempête : tout est inutile. C'est lutter contre des moulins à vent.

Parfois les rapports s'aigrissent avec le chef de gare qui n'en peut mais, et qui n'a que sa bonne volonté à nous offrir pour transporter nos cailloux !

Cet état de choses entretient, en outre, un antagonisme fâcheux entre les expéditeurs souvent concurrents, qui se croient lésés les uns par les autres, quand le matériel est insuffisant pour les besoins de tous.

Voilà plusieurs années que nous patientons ; nous avons patienté pendant la guerre, pendant l'expédition du matériel français, puis on nous a donné d'autres excuses, plus ou moins plausibles, on nous a bernés enfin.

Nous avons patienté longtemps, trop longtemps peut-être. Nous avons eu tort. L. C.

Thermes de Lessus, 13 novembre 1871.

Pully, le 15 novembre 1871.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez raconté les déceptions des promeneurs à l'époque de la vendange, il serait juste, me semble-t-il, d'exposer aussi les griefs du vigneron, qui ne manque pas non plus de sujets de plainte. Durant l'été, ses bons amis de la ville ne songent guère à lui ; il reste seul à la peine ; pendant qu'il subit les ardeurs d'un soleil brûlant, nos citadins sont sur les hauteurs, où ils vont chercher le repos et l'ombrage. Ce n'est qu'à l'époque des vendanges qu'ils se souviennent, fort à propos, qu'ils ont dans le vignoble une ancienne connaissance ou quelque parent au dixième degré, excellent prétexte pour aller manger du raisin. Vite on se met en route : Monsieur, Madame et une demi-douzaine de bambins, sans compter le panier traditionnel qu'on a soin de choisir dans des proportions raisonnables.

Dans les beaux dimanches d'automne la route de Lavaux fourmille de ces promeneurs qui vont s'abattre sur le vignoble comme une nuée de sauterelles. Avez-vous jamais calculé en pots et setiers le dégât que doit causer une pareille invasion.

Jamais le vigneron n'a tant d'amis, jamais on ne lui prodigue tant de témoignages d'amitié.

Monsieur vante le crû, prédit une qualité excellente et une hausse de prix considérable ; Madame, déploie toutes les ressources de son sexe ; elle a la bouche pleine de choses agréables, de compliments bien tournés. Eh cousine ! comme votre treille est bien garnie ! quelle délicieuse exposition ! Nous viendrons vous voir plus souvent. Nous avons beaucoup aimé votre famille. Savez-vous que nous sommes proches parents ?

Ma grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.

Que le propriétaire cède à ces paroles mieilleuses, qu'il ouvre son enclos à ses chers visiteurs et voilà les cousins grands et petits, qui se répandent sans façon au travers des ceps dorés ; les plus belles

grappes disparaissent, les grains détachés jonchent le sol aux yeux du pauvre homme, forcé par les convenances de sourire à ces désastres.

Autrefois les choses se passaient différemment ; c'était le bon temps. Le citadin promeneur apportait avec lui quelques livres de café ou de chocolat, qui mettaient la ménagère en joyeuse humeur. Aujourd'hui cet usage a généralement disparu.

La mode, s'en est aussi mêlée : l'apparition de la crinoline fut considérée comme un fléau, et je connais tel propriétaire qui n'ouvre plus ses vignes à ce nouveau genre de panier.

Toutefois, n'allez pas conclure que l'intérêt seul domine l'habitant de nos coteaux. S'il se montre plus circonspect à l'égard de ces amis d'occasion, qui ne se souviennent de lui qu'une fois l'an, il sait aussi détacher du cep, pour l'indigent et le voyageur altérés, la grappe dont il semble d'ailleurs si avare.

Sur ce, Monsieur le rédacteur, je vous salue cordialement. Quand vous viendrez à Pully je vous offrirai quand même un verre de nouveau de bon cœur.

Elie DURET,
vigneron depuis trente ans.

Dangereuse à courtiser.

V

Le vieil habitué des Alpes ne s'était point trompé lorsqu'il avait parlé d'orage. A peine la petite société que le hasard avait réunie d'une manière si singulière, eut-elle fait deux ou trois lieues à travers des déserts remplis de débris de rochers, puis remonté un versant rapide, que l'infatigable Marco, arrivé sur un point entouré d'après roches s'élevant jusqu'aux nues, et ayant à ses pieds un profond entonnoir, s'arrêta pour jeter un regard anxieux vers la hauteur. En effet, le soleil qui, jusque'en ce moment, avait regardé d'un air riant entre les échancrures des rochers, venait de disparaître sous un nuage qui avait fait succéder à la teinte dorée du paysage une nuance gris de fer. A cette vue, le vieillard redoubla ses pas. Ses jarrets étaient d'acier. De temps à autre, il tournait la tête vers ses compagnons, et Anita crut remarquer une certaine angoisse sur ses traits. Puis il alla jusqu'à engager les jeunes gens à redoubler d'efforts pour sortir, au plus vite, de cet entonnoir couvert de ronces et de cailloux. Il y avait encore un quart de lieue à faire.

Seulement le passage était difficile à franchir. Les montagnes, qui forment un amphithéâtre autour de ce fond, y envoient, de temps immémorial, leurs débris qui s'y sont entassés. Si les grandes pluies surviennent, les eaux, suivant la trace des pierres, forment en un instant un torrent dévastateur qui, enlevant les débris déjà descendus, fait place aux fragments de rochers qui rouleront encore du haut des montagnes.

Tout en continuant d'avancer, Marco jeta un regard désespéré sur le ciel qui devenait de plus en plus noir, au-dessus de sa tête. Dans la vallée, l'obscurité était déjà complète, et d'autant plus sinistre qu'on n'y rencontrait que des groupes de sapins noirs. Et, par un de ces contrastes bien connus dans les Alpes, les montagnes opposées étaient dorées par les rayons du plus beau soleil, comme pour rendre plus effrayant l'état désolé de la nature, dans l'endroit où se trouvaient nos voyageurs. Marco en fut si épouvanté qu'il se mit à courir, et, au même instant, comme si le démon des Alpes eût craint de laisser échapper sa victime, il envoya un coup de vent qui fit danser, comme des serpents, les touffes de cheveux sur la figure du vieux chasseur. Les masses des nuages noirs descendirent dans l'abîme, l'obscurité devint